

À propos de l'emploi de la particule énonciative « *is* » dans deux traductions hongroises de *Madame Bovary*

« *Is* » – présenté comme tantôt conjonction de coordination, tantôt adverbe, connaît dans la langue hongroise une haute fréquence (pas de page sans « *is* » !) ainsi qu'un très grand nombre de valeurs d'emploi, dont le répertoire dans les bons dictionnaires (par exemple le *Értelmező kéziszótár* indique 5 valeurs comme conjonction de coordination, 6 valeurs comme adverbe, au total, donc, 11) donne quelque vertige.

Cette polyvalence remarquable pousse par ailleurs à mettre « *is* » dans une autre catégorie linguistique que celle des conjonctions et des adverbes au sens strict du terme, à savoir celle des « particules énonciatives » (cf. l'expression de M. M. J. Fernandez-Vest : « [la particule énonciative] résiste à toute spécification lexicale », *Les particules énonciatives*, Paris, PUF, 1994, p. 1).

Nous renvoyons à l'argumentation détaillée de M. M. J. Fernandez-Vest à l'encontre des détracteurs de cette notion et touchant son installation au sein des différents types de productions langagières et d'approches linguistiques dans la 1^{re} partie de son ouvrage (*ibid.* pp. 9-51).

Nous avons pensé qu'un moyen de mettre en évidence le fonctionnement de cette particule pouvait passer par l'examen de traductions hongroises de textes en langue étrangère, puisque, dans son travail, le traducteur se voit certes obligé à la fidélité au texte original, mais il est également contraint de recourir aux traits les plus spécifiques de sa propre langue, s'il veut que le lecteur se retrouve en pays linguistique de connaissance (ce dernier point sera nuancé par les propos de Judit Pór).

Le public hongrois dispose actuellement de deux traductions de *Mme Bovary* : jusqu'en 1993 la seule traduction « moderne » de *Mme Bovary* restait celle d'Albert Gyergyai, publiée en 1963. La nécessité de la nouvelle traduction de Judit Pór peut étonner, mais cette dernière a présenté d'excellents arguments dans *Könyvvilág* au moment de la parution de sa traduction :

– en premier lieu la traduction d'Albert Gyergyai était issue de multiples remaniements de la première traduction hongroise publiée en 1904 par Zoltán Ambrus, même si les « initiés » reconnaissent la « patte » de Gyergyai.

– en second lieu les traductions vieillissent, car elles sont liées à l'« esprit du temps ».

– en troisième lieu l'idéal de la « bonne traduction » évolue : au fil du temps on est passé de la libre adaptation à la fidélité, et, au-delà de fidélité littérale (limitée à la phrase), à la tentative d'une fidélité plus ambitieuse, faisant intervenir l'intention de l'auteur et la cohérence textuelle.

– en quatrième lieu (mais c'est un corollaire du point précédent), et c'est là un intérêt direct pour la linguistique contrastive, intervient le désir du traducteur de repérer la frontière qui lui permettra d'utiliser une langue authentiquement hongroise tout en restant le plus près possible de la langue de départ.

Judit Pór dit exactement : « mais surtout nous respectons la souveraineté de la phrase originale en allant jusqu'aux frontières des possibilités qu'offre une phrase hongroise saine

(« ép »), nous ne la morcelons pas, nous ne modifions pas l'accent de phrase, plus d'une fois aux prises avec les lois souples mais inflexibles de l'exigeant accent de phrase hongrois ».

Judit Pór, enfin, justifie son entreprise ambitieuse en soulignant combien Flaubert, par son exigence morale et artistique absolue, est très proche des préoccupations des meilleurs écrivains de notre époque.

Ce qui vaut d'être noté, c'est que cette prise de position renvoie aux attitudes des protagonistes de la période de « rénovation de la langue » (« *nyelvújítás* »), dont le vœu d'enrichir et d'embellir la langue hongroise était directement lié à la reconnaissance conjointe de l'inévitabilité de l'influence des langues occidentales sur le hongrois, et de ses limites fondées sur la nature spécifique (qu'ils appelaient « orientale ») de celui-ci. Ferenc Kazinczy disait ainsi dans son célèbre article de la *Tudományos Gyűjtemény* de novembre 1819 (« Ortológus és neológus nálunk és más nemzeteknél ») que l'écrivain hongrois avait le droit de faire, « dans le genre élevé, tout ce qu'exige l'idéal de toutes les langues, que la nature de la langue hongroise (son usage et sa loi) n'interdit pas expressément, que demande également le goût éduqué par les classiques anciens et modernes, et que la nécessité commande infailliblement. » (*Kazinczy Ferenc válogatott művei*, tome 2, Szépirodalmi, 1960, pp. 209-210)

On peut également citer József Teleki (III^e partie, 12^e chapitre « A más nyelvek példája szerént alkotott szólásokról », pp. 262-269 de *A magyar nyelvnek tökéletesítése új szavak és új szólásmódok által* – réédition Szépirodalmi, 1988, introduction et notes de Zoltán Éder).

La question des traductions était naturellement au centre des préoccupations des rénovateurs de la langue. À côté de l'« ennoblissement » de la langue hongroise, la « *nyelvújítás* » avait aussi et surtout l'humble mais indispensable tâche de faire passer en Hongrie tout ce que la civilisation des pays occidentaux avait produit de meilleur.

On notera qu'il est impossible d'écarter un fait fondamental : la traduction de Judit Pór a été faite en quelque sorte « devant » celle d'Albert Gyergyai. Nous ne voulons pas dire par là qu'elle s'est contentée de remanier l'œuvre de son prédécesseur, mais qu'il n'est pas impossible que certains choix de sa part soient des « contre-choix », le problème étant de connaître les motivations de ces derniers, car ils peuvent aller de l'agacement devant l'excès d'expressivité jusqu'au désir de corriger une quasi-erreur de traduction.

Pour « contrôler », dans une certaine mesure (cette idée peut paraître arbitraire, bien qu'il soit possible d'y voir un avatar du toujours fuyant *tertium comparationis* de la linguistique contrastive), les deux traductions hongroises, les sortir du face-à-face exclusif avec la langue et le texte de l'original, nous les avons confrontées à une traduction finnoise (Eino Palola, 1^{re} édition 1928, réédition Otava, Helsinki, 1999) et à deux traductions anglaises (Gerard Hopkins, Oxford University Press, 1981 et 1998 [édition utilisée : Oxford World's Classics] et Geoffrey Wall, Penguin Books, 1992). Nous commenterons la traduction finnoise, mais nous laisserons, sauf exception, le lecteur apprécier la valeur des deux traductions anglaises.

Notre examen de l'emploi de la particule « *is* » dans ces deux traductions (dans l'une ou l'autre ou dans les deux) porte sur quelques passages (8) issus de 3 chapitres (10, 11 et 12) de la deuxième partie de l'œuvre. Seul a été pris en compte « *is* » postposé aux substantifs et aux pronoms. Enfin le critère de notre sélection des passages de Flaubert a été l'absence d'un point

de départ explicite d'adjonction (« aussi », « même »). Nous avons également écarté les structures comparatives.

Nous faisons suivre l'original et les traductions d'un « commentaire » qui tentera de cerner les valeurs de l'emploi (ou du non-emploi) de « *is* », sans nous dissimuler la part de subjectivité que cela comporte. Nous nous répéterons sans doute beaucoup, mais chaque passage aura eu ainsi un « traitement individualisé ».

Nous aboutirons à une conclusion qui s'efforcera d'organiser le contenu des différentes remarques et d'émettre des hypothèses quant à un certain fonctionnement de « *is* ». Nous nous interrogerons aussi sur le rapport grammaire / style.

Abréviations utilisées : Gy: Gyergyai ; P : Pór ; F : traduction finnoise ; O : traduction anglaise de Oxford University Press ; P : traduction anglaise de Penguin Books.

Nous avons maintenu telle quelle la ponctuation et nous indiquons la page après chaque citation.

1) « Peu à peu, ces craintes de Rodolphe la gagnèrent. » 154

Gy : « *Lassanként ő is érezni kezdte Rodolphe-nak az aggályait.* » 153

P : « *Lassanként Emmára is ráragadt a Rodolphe aggodalma.* » 180

F : « *Vähitellen tarttui tuo Rodolphen pelko Emmaankin.* » 167

O : « *Little by little she began to catch the infection of his nervousness.* » 156

P : « *Little by little, these fears of Rodolphe's took hold of her.* » 133

Commentaire :

L'original de Flaubert ne comporte pas de point de départ matériel qui justifie la présence de « *is* » dans les deux traductions hongroises, ainsi que la présence de l'enclitique *-kin* de la traduction finnoise (littéralement : « peu à peu cette crainte de Rodolphe s'empara aussi d'Emma »).

Les deux traductions anglaises ne font pas intervenir d'équivalents de « *is* » ou de « *kin* ».

Il y a insistance (explicitation) sur l'opposition Rodolphe-Emma et, à travers celle-ci, sur la partie « Emma » du couple.

Dans la traduction finnoise, l'emploi de *-kin* correspond à la description de son emploi faite par M. M. J. Fernandez-Vest : « corrélation additive » (*ibid.*, p. 40) et peut-être également « ouverture d'énoncé » (*ibid.*, p. 70) puisque, bien que l'auteur n'attribue en principe cette dernière valeur qu'à l'oralité, ce passage constitue la première phrase du chapitre 10 de la deuxième partie. Quoi qu'il en soit, la position en finale absolue de *-kin* ne permet pas de faire un rapprochement concernant la structure informative.

2) « J'ai appris d'un colporteur qui, en voyageant cet hiver par votre pays, s'est fait arracher une dent, que Bovary travaillait toujours dur. Ça ne m'étonne pas, et il m'a montré sa dent. » 160

Gy : « *Hallottam egy házalótól, aki a télen tifelétek is járt, és egy fogát is kihúzatta, hogy Bovary keményen és folyton-folyvást dolgozik. Nem csodálom, s a házaló a fogát is megmutatta.* » 159

P : « Egy házalótól hallottam, aki felétek járt a télen, és kihúzatta a fogát, hogy Bovary most is nagyon sokat dolgozik. Nem csudálkozom, és meg is mutatta a fogát. » 187

F : « Sain kuulla eräältä kaupustelijalta, joka tänä talvena oli matkustellut teidän puolellanne ja jolta Bovary oli vetänyt hampaan, että tämä yhä tekee ankarasti työtä. Se ei minua ihmetytä. Hän näytti minulle hampaan. » 173

O : « I was told by a pedlar who had a tooth pulled this winter when he was in your part of the world that Bovary is working as hard as ever. Which didn't surprise me and he showed me his tooth. » 163

P : « I heard from a pedlar that had had a tooth pulled when he was over your way this winter that Bovary was working hard as ever. This comes as no surprise, and he showed me his tooth. » 138

Commentaire :

Ce passage est extrait de la lettre pleine de bons sentiments maladroitement exprimés du père d'Emma ; cette maladresse se manifeste notamment par la coordination de *ça ne m'étonne pas* et de *il m'a montré sa dent*. L'original français ne comporte aucun élément explicite exprimant l'adjonction.

Les deux traductions hongroises comportent des occurrences de « *is* », mais seule la traduction de Gy offre des « *is* » « postsubstantivaux » (« *egy fogát is, a fogát is* ») ou « postpronominaux » (« *tifelétek is* ») (nous proposons d'appeler ces formes [les « adverbes possessivés » de la grammaire hongroise] « relateurs d'indice personnel » – voir notre article « Situation, valeurs et genèse de la catégorie du préverbe en hongrois », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, LXXX, 1985, pp. 265-295). La traduction de P comporte un « *is* » portant sur un adverbe (« *most is* ») et un *is* portant sur un verbe (« *meg is mutatta* ») : nous n'en parlerons pas, bien que cela puisse amener à penser que les divers emplois de « *is* » sont susceptibles de se recouvrir, malgré les efforts de distinction.

Dans le cas de « *tifelétek is* », il y a insistance sur l'opposition entre le père d'Emma et les époux Bovary ; par contre il faut avouer qu'on ne voit pas avec quoi serait en opposition la dent arrachée par Bovary au colporteur, à moins d'imaginer que ce soit avec les dents restées saines...

En ce qui concerne les traductions anglaises, on notera la naïveté volontaire de « *in your part of the world* » dans O, et surtout l'absence de tout équivalent de « *is* ».

La traduction finnoise est « littérale », avec une légère insistance sur l'équivalent de *par votre pays* ; rien qui corresponde aux « *is* » de Gy.

Ce passage permet de mettre en évidence des divergences évidentes entre l'attitude des deux traducteurs hongrois vis-à-vis de l'emploi de « *is* », avec cependant en commun le besoin « irrésistible » d'introduire cette particule dans ce passage.

Comment expliquer les trois occurrences de « *is* » « post-nominaux » chez Gy, que des lecteurs hungarophones ont d'ailleurs pu trouver « superfétatoires » ? Il y a d'abord un phénomène d'insistance sur l'univers étranger au vieux paysan que vient miraculeusement transmettre le colporteur, et sur cette dent qui constitua le témoignage le plus concret de l'activité de son gendre. Le père d'Emma est en admiration, même (et surtout) s'il dit le contraire.

Dans un style parlé enfin (car le père d'Emma transcrit directement sa parole spontanée), la succession des « *is* » chez Gy a deux effets : d'une part elle renforce la liaison entre les propositions, ils équivalent à des expressions comme *c'est ça.../ oui.../ donc.../ et alors...*, d'autre part elle renforce la proximité entre le rédacteur de la lettre et ses destinataires, « *is* » devient un élément d'harmonie relationnelle.

3) « Rodolphe, le soir, la trouva plus sérieuse que d'habitude. » 162

Gy : « *Rodolphe az esti találkozáson komolyabbnak találta Emmát, mint máskor.* » 160

P : « *Este Rodolphe-fal is komolyabban viselkedett, mint máskor.* » 188

F : « *Rodolphe tapasi hänet tavallista vakavampana sinä iltana.* » 175

O : « *That evening, Rodolphe found her more serious than usual.* » 164

P : « *Rodolphe, that evening, found her more serious than usual.* » 139

Commentaire :

P est le seul traducteur à avoir fait intervenir « *is* », qui n'a pas de point de départ matériel dans le texte français ; elle s'écarte par ailleurs du rendu littéral au moyen d'un équivalent de *trouver* (hongrois « *talál* », finnois « *tavata* », anglais « *find* »). Les effets obtenus sont les suivants :

– insistance sur le couple « Rodolphe-Emma » et sur la partie « Rodolphe » du couple.

– « *is* » est également susceptible de créer une certaine forme de lien avec le contexte antérieur.

4) « [...] et puis [...] qui donc m'empêcherait d'envoyer au journal une petite note là-dessus ? » 163

Gy : « *[...] és aztán [...] mi akadályá lenne annak, hogy én magam is be ne küldjek egy kis cikket az újságomba ?* » 161

P : « *[...] aztán [...] engem is ki tart vissza, hogy egy kis hírt ne küldjek róla az újságnak ?* » 190

F : « *[...] ja sitten [...], mikä estäisi minua lähettämästä lehteen pientä uutista siitä ?* » 176

O : « *[...] and [...] is there any reason why I shouldn't send a brief account of the incident to the papers ?* » 165

P : « *[...] and [...] what is there to stop me sending off a little paragraph all about it to the newspapers ?* » 140

Commentaire :

Les deux traductions hongroises utilisent des formes pronominales de 1^{re} personne qui sont déjà par elles-mêmes (le pronom personnel sujet ou objet n'est pas obligatoire en hongrois) la manifestation d'une insistance (« *én magam* » chez Gy, « *engem* » chez P). La phrase finnoise est parfaitement neutre (le verbe *estää* [empêcher] est au conditionnel). Il n'y a rien de notable à remarquer concernant les traductions anglaises.

Ces deux formes sont suivies parallèlement de « *is* », qui vient encore renforcer cette insistance.

Un des effets obtenus dans les phrases hongroises est sans doute d'opposer Homais à l'ensemble des personnes ou des choses (*qui* a parfois chez Flaubert la valeur classique de *qu'est-ce qui*) susceptibles d'être un obstacle à ses désirs.

5) « En effet, Bovary pouvait réussir. » 163

Gy : « *Csakugyan, egy ilyen műtét Bovarynak is sikerülhet.* » 161

P : « *Csakugyan, lehet, hogy sikerül Bovarynak.* » 190

F : « *Bovary saattaisi tosiaan onnistua.* » 176

O : « *Why, if it came to that, shouldn't Bovary succeed ?* » 165

P : « *In fact, Bovary could manage it.* » 140

Commentaire :

Si placer « *is* » après *Bovarynak* est déjà un moyen d'insistance, la position de « *Bovarynak is* », chez Gy, avant « *sikerülhet* » est susceptible d'être elle-même une position d'instance quand on la compare à la traduction de P qui met en valeur le verbe « *sikerül* ». Le personnage de Flaubert est ainsi très explicitement opposé à l'ensemble des médecins ou au sous-ensemble des médecins talentueux.

Dans la traduction finnoise l'on a la combinaison du verbe « *saattaa* » – (pouvoir) au conditionnel accompagné de l'infinitif « *onnistua* » – (réussir).

6) « (Et [Homais] descendit conter le résultat à cinq ou six curieux qui stationnaient dans la cour, et qui s'imaginaient qu'Hippolyte allait réparaître marchant droit.) Puis Charles, ayant bouclé son malade dans le moteur mécanique, s'en retourna chez lui, où Emma, tout anxieuse, l'attendait sur la porte. » 165

Gy : « *Aztán Charles is hazatért, miután a beteget beszíjazta a készülékbe.* » 163

P : « *Charles bekötötte a beteget a gépbe, és bement a lakásba.* » 193

F : « *Sitten kun Charles oli laittanut potilaansa jalan koneelliseen suoristajaan, palasi hän kotiin.* » 179

O : « *Then Charles, having adjusted the mechanical aid to the patient's leg, went home.* » 168

P : « *Once he had buckled his patient into the machine, Charles went home.* » 142

Commentaire :

La traduction de P se compose de deux séquences « verbe préverbe - COD », coordonnées par « *és* », ce qui donne le maximum de dynamisme à l'ensemble, et également une certaine « sécheresse » de ton. Le *puis* initial de Flaubert est omis. Par contre, la traduction de Gy encadre *Charles* et « *de aztán* » et « *de is* ».

Alors que vient d'avoir lieu l'opération du pied bot d'Hippolyte, Charles est ainsi opposé aux autres personnages du roman immédiatement présents : Hippolyte, Homais, Emma, les curieux.

Enfin, cette mise en valeur de *Charles* par *is* peut permettre d'introduire une certaine dose de subjectivité dans l'appréciation de ce « héros », dans l'instant présent rempli d'une satisfaction illusoire.

La traduction finnoise place *Charles* à l'intérieur d'une subordonnée temporelle introduite par *kun* « quand, après que », précédée de *sitten* « ensuite » et suivie de la principale « *palasi hän kotiin* » – « il rentra chez lui ».

7) « L'idée de Rodolphe, un moment, lui passa par la tête ; mais ses yeux se reportèrent sur Charles. » 165

Gy : « *Egy pillanatra Rodolphe is átsuhant az elméjén, de aztán megint Charles-ra nézett.* » 164

P : « *Egy pillanatra átfutott az agyán Rodolphe ; de újra csak Charles-ra nézett.* » 193

F : « *Hänen päässään vilahti hetken ajatus Rodolphesta, mutta hänen silmänsä palasivat Charles-iin.* » 179

O : « *The thought of Rodolphe did, for a moment, pass through her mind, but her eyes found their way back to Charles's face.* » 168-169

P : « *The image of Rodolphe passed, fleetingly, through her mind ; but her eyes came back to rest upon Charles.* » 143

Commentaire :

La présence de « *is* » dans la traduction de Gy, dont on ne retrouve l'équivalent ni dans le texte original ni dans les autres traductions (la traduction finnoise est très proche du texte français par ses composantes, même si l'expression de la soudaineté est renforcée par un ordre circonstanciel – verbe – adverbe – syntagme nominal sujet).

Rodolphe reçoit une valeur d'insistance, l'opposant à Charles, d'autant plus que Gy a transformé le complément nominal *de Rodolphe* en sujet, c'est-à-dire en agent.

Ici également cette mise en valeur par « *is* » peut amener chez le lecteur un phénomène de participation à l'émotion d'Emma (ne pourrait-on pas parler d'empathie secondaire chez le lecteur ?).

8) « Charles se précipita vers le *Lion d'or*, et le pharmacien, qui l'aperçut passant sur la place, sans chapeau, abandonna la pharmacie. » 167

Gy : « *Charles rohant az Arany Oroszlánba, s a patikus, mikor látta, hogy kalap nélkül megy a téren át, maga is otthagya a patikát.* » 165

P : « *Charles rohant az Arany Oroszlánba, és ahogy a patikus meglátta, hogy kalap nélkül megy át a téren, ő is kijött a patikából.* » 195

F : « *Charles syöksyi Kultaiseen Leijonaan, ja apteekkari, joka näki hänen juoksevan torin poikki hatutta päin, jätti apteekkinsa oman onnensa nojaan.* » 180

O : « *Charles hurried to the Golden Lion, and the chemist, seeing him rush bare-headed across the square, left his shop to take care of itself, [and was quickly on the scene.]* » 170

P : « *Charles rushed over to the Golden Lion, and the pharmacist, who noticed him crossing the square, hatless, abandoned the shop.* » 144

Commentaire :

Les deux traductions hongroises, abandonnant la proposition relative du texte français (« et le pharmacien, qui l'aperçut passant sur la place, sans chapeau, abandonna la pharmacie ») au

profit d'une subordonnée temporelle comprenant une complétive, ont éprouvé le besoin de reprendre le sujet (*a patikus*) au moyen d'un pronom personnel suivi de « *is* » (« *maga is* » chez Gy, « *ő is* » chez P). Il y a donc une forte insistance sur le pharmacien pour l'opposer à Charles Bovary.

Chez Gy le pharmacien est également mis en valeur comme sujet par la pause qui le sépare de la subordonnée introduite par « *mikor* ».

On notera que F (« *oman onnensa nojaan* ») et O (« *to take care of itself* ») éprouvent le besoin d'insister sur l'acte exceptionnel d'abandonner la pharmacie en ajoutant l'équivalent de « à son propre sort ».

Conclusions :

Différentes « pistes » pour justifier l'emploi de « *is* » dans ces quelques passages, sans prétendre à la description d'un système homogène :

a) forme d'*explicitation des oppositions*, là où les autres langues, la plupart du temps, se contentent de l'implicite :

Emma / Rodolphe (« *ő is / Emmára is* ») : passage 1

les époux Bovary / le père d'Emma (« *tifelétek is* ») : passage 2

Rodolphe / Emma (« *Rodolphe-fal is* ») : passage 3

Homais / les autres (« *én magam is / engem is* ») : passage 4

Bovary / les autres médecins (« *Bovarynak is* ») : passage 5

Bovary / les autres personnages (« *Charles is* ») : passage 6

Rodolphe / Bovary (« *Rodolphe is* ») : passage 7

Homais / Bovary (« *maga is / ő is* ») : passage 8

b) forme de *deixis*, c'est-à-dire, dans les exemples présentés, un moyen d'insister sur la réalité « ici-maintenant » des personnages. Le « romancier-traducteur » pourrait ainsi davantage « faire voir » les personnages et les objets du roman, et même les « faire ressentir » :

– « une de ses dents [qui lui faisait terriblement mal] » qui pourrait se transformer en « cette fameuse dent » (passage 2)

– « son cher Rodolphe » (passage 3)

– « notre Bovary » (passage 5)

– « le pauvre Charles » (passage 6)

– « voilà son (beau) Rodolphe qui... » (passage 7)

c) forme d'*insistance* avec les pronoms personnels (en fait, la seule présence des formes simple est déjà emphatique, *a fortiori* celle des formes réfléchies ou composées) :

– « *ő is [érezni kezde]* » (passage 1)

– « *tifelétek is [járt]* » (passage 2)

– « *engem is [ki tart vissza]* » (passage 4)

– « *én magam is [be ne küldjek]* » seul viable par ailleurs, alors que « **én magam be ne küldjek* » ne l'est pas. (passage 4)

– « *maga is [otthagyta]* » (passage 8)

– « *ő is [kijött]* » (passage 8)

d) forme facilitant l'individualisation syntagmatique et donc la clarté de la structuration syntaxique, la tendance du hongrois l'exposant au « risque » des accumulations de déterminations.

e) forme facilitant l'expression de la structuration informative (en termes de thème et de rhème). Il faudrait à vrai dire une étude détaillée des différentes réalisations prosodiques possibles des passages cités. La réalisation la plus vraisemblable semble être une réalisation sans pause après « *is* » (c'est-à-dire que le substantif ou le pronom suivi de « *is* » est ou bien un thème faible avec accent dit « normal », ou bien fait partie avec accent dit « d'insistance » du rhème comprenant à sa suite le syntagme prédicatif. La difficulté étant que, d'après Robert Hetzron (« Les syntagmes à totalisateur du hongrois », *Word*, vol. 20, 1, avril 1964) un syntagme à totalisateur (en l'occurrence suivi de « *is* ») peut, concurremment à un « accent normal », recevoir un « accent d'insistance » sans que ce dernier entraîne la postposition du préverbe. Par ailleurs, Hetzron, tout en admettant qu'il peut y avoir dans un énoncé deux éléments mis en vedette, quand l'un d'entre eux est un « totalisateur », n'admet comme marque du deuxième élément en vedette que la postposition du préverbe (sans accent d'insistance) :

« *Az összes fiú az iskolába ment be.* » C'est à l'école que *tous* les garçons sont allés.

Il ne dit rien de l'éventualité d'avoir un accent d'insistance de type *thématisant* (avec courbe montante culminant sur « *is* ») et, après une pause, un accent d'insistance de type *rhématisant* sur le syntagme prédicatif. Il s'agirait, bien entendu, de réalisations d'une très grande « théâtralité ».

« *Egy pillanatra Rodolphe is || átsuhant az elmén.* »

Quoi qu'il en soit, répétons-le, il faudrait des observations précises sur la part d'accent dynamique et d'accent mélodique que « *is* » est susceptible de recevoir. Ce qui paraît probable, c'est que ce n'est pas un pur enclitique dont la définition traditionnelle fait intervenir l'absence totale d'accent.

f) forme caractéristique de l'expression détendue, de la proximité des liens entre interlocuteurs ; voir le passage 2.

Deux remarques finales :

– Une façon de « formaliser » ce qu'apporte « *is* » à l'élément qu'il suit ne serait-il pas, en fin de compte, de considérer cette particule comme une « surdétermination postposée », phénomène original au sein d'une langue où la règle fondamentale est celle de l'ordre déterminant-déterminé ?

– Nous explorons un domaine où nous constatons une « tendance lourde » de l'expression hongroise (« *is* » n'étant d'ailleurs que l'une des plus fréquentes parmi les très nombreuses particules énonciatives), mais où la liberté du locuteur reste grande : c'est ce que manifeste de façon éclatante la différence des deux traductions hongroises. Autrement dit nous sommes ici,

comme souvent logés, entre grammaire et style, et c'est bien le type de situation qui rend si difficile la description du hongrois.¹

BERTRAND BOIRON

Paris

¹ Nous avons lu avec intérêt l'article de Franciska Skutta (« Problèmes de cohérence : autour de *is* », paru dans CERTES / 1 (Colloquia contrastiva tomus IV – Actes du colloque de linguistique contrastive franco-hongroise, publié par István Csúry, Berzsenyi Dániel Tanárképző Főiskola, Szombathely, 1998), pp. 193-199.